

Pb : Arrien écrivant en pleine période romaine (II^e siècle après JC) sur l'époque d'Alexandre le Grand et sa découverte de l'Inde au IV^e siècle avant JC, il est forcément tributaire de sources déjà anciennes, en particulier Mégasthène en ce qui concerne les renseignements sur l'Inde, puisque Mégasthène est LA source incontournable de tous les géographes/ethnologues postérieurs, d'autant plus incontournable qu'Arrien n'a jamais mis les pieds en Inde et ne peut donc que se contenter de sources de seconde main, et paraphraser l'original.

Par ailleurs son tempérament admiratif conduit Arrien à rendre hommage à certains de ses devanciers :

- Xénophon en ce qui concerne l'histoire, puisqu'il intitule son récit de l'expédition d'Alexandre *l'Anabase*,
- et Hérodote en ce qui concerne l'ethnographie, puisqu'il utilise des ionismes, caractéristiques d'un dialecte qui à l'époque d'Arrien n'existe plus : la langue grecque parlée en Orient sous l'empire romain est ce qu'on appelle une *koinè*, une langue commune à tous les peuples du bassin méditerranéen oriental, qui a gommé justement toutes les différences de dialectes qui caractérisaient le grec au Ve siècle avant JC (soyez bien conscients de la différence d'époques : Arrien écrit sept cents ans après Hérodote !)

La question à se poser est donc, s'agissant de ce texte, dans quelle mesure, alors qu'il est pris dans une logique de large réécriture, Arrien parvient tout de même à se démarquer de ses prédécesseurs et à ne pas démeriter. La deuxième question est de se demander s'il s'agit d'un texte scientifique (mais est-ce son but?) et donc quel peut être son degré de fiabilité.

I/ L'ORIGINALITÉ D'ARRIEN PAR RAPPORT À MÉGASTHÈNE

A/ Une structure qui associe textes empruntés et texte original

1/ Si l'on compare le texte d'Arrien aux fragments de Mégasthène qu'il est possible de reconstituer grâce à ce que nous ont laissé en outre Strabon et Elie, on s'aperçoit vite que le texte d'Arrien présente deux grands emprunts, parfois quasi textuels (*j'ajouterai le document sur Mégasthène au fascicule de l'oral en fin d'année, pour que vous puissiez citer les textes*):

- l'insistance sur le rôle de la musique pour apaiser des éléphants sauvages rendus furieux par leur capture. On trouve des développements consistants sur cette musique dans les deux extraits de Strabon et d'Elie, et c'est bien le cas dans le premier paragraphe de notre extrait.
- la thèse selon laquelle l'éléphant est l'un des animaux les plus raisonnables et les plus sensibles qui soient, exemples à l'appui : on la retrouve au début du deuxième paragraphe de l'extrait.

2/ En revanche, Arrien ajoute explicitement son expérience personnelle, en commençant le dernier tiers de son texte par l'expression εἶδον δὲ ἑγὼ γε, qui est trompeuse dans la mesure où elle pourrait faire croire que c'est en Inde qu'il a assisté personnellement au spectacle d'éléphants danseurs, ce que sa biographie nous interdit d'envisager.

Le caractère composite de notre extrait peut donc se percevoir de manière externe, par comparaison avec une source que par chance on a conservée au moins en partie, mais il peut aussi se percevoir de manière plus structurelle, de l'intérieur. A l'examen, on s'aperçoit en effet qu'il présente des différences de style qui en font une mosaïque, ou un puzzle, en trois parties, mais que le style d'Arrien parvient tout de même à unifier.

B/ Des différences de style mais un effort d'unification

1/ Le premier paragraphe du texte est essentiellement descriptif, écrit au présent de description et de

vérité générale ; voir par exemple le verbe κατευνάζουσιν (il apparaît que c'est toujours ainsi qu'on apaise en Inde les éléphants sauvages, par le charme de la musique). Il se concentre sur deux groupes de protagonistes, les éléphants d'une part (τοὺς ἁλόντας) qui deviennent sujets (οἱ δέ) puis redeviennent COD (τοὺς δέ), et les Indiens d'autre part, toujours en position de sujets : ἄγοντες est au nominatif, de même que οἱ Ἰνδοί. Par cette alternance de fonctions grammaticales, le style mime une opposition de deux types d'actions/réactions antagoniques, qui finissent par se résoudre, dans une sorte de schéma narratif, par la série des datifs exprimant les moyens dont usent les Indiens, et conclue par le verbe κατευνάζουσιν indiquant le résultat de toute cette stratégie. Cette alternance stylistique est assez semblable à celle que l'on retrouve dans le texte d'Elie, postérieur à celui d'Arrien, ce qui peut faire supposer soit que la source d'Arrien et d'Elie est la même (et dans ce cas, c'est bien la caractéristique du texte de Mégasthène), soit qu'Elie a paraphrasé Arrien, et alors on ne peut rien déduire sur le style d'origine de Mégasthène. Mais quoiqu'il en soit, la phrase d'Arrien est efficace et parfaitement maîtrisée, dans la mesure où en un seul jet, il ramasse la situation initiale (la résistance des éléphants), la force transformatrice qui résout le problème (la musique) et la situation finale (l'apaisement des éléphants).

2/ Le deuxième tiers du texte, lui aussi explicitement emprunté à Mégasthène comme on peut en juger par le témoignage de Strabon, change radicalement de style. Il s'agit cette fois d'un passage à visée argumentative, la thèse à démontrer étant exprimée d'emblée par une phrase introductive à structure totalement inversée puisqu'elle renvoie son sujet à la fin et commence en revanche par l'adjectif essentiel θυμόσοφον, exceptionnellement placé en tête : l'éléphant est un animal particulièrement raisonnable, σοφός, et en même temps plein de cœur et de sensibilité, θυμός (cf le texte d'Aristote pour cette notion). Cette thèse à démontrer est soutenue, comme chez Mégasthène, par une série d'exemples à valeur argumentative, qui s'enchaînent dans une série d'anecdotes de type narratif. En témoignent les multiples aoristes (à l'indicatif, comme ἐξήνεγκαν, προεκινδύνευσαν, ou au participe comme ἄραντες, πεσόντων), l'alternance des deux modes permettant d'exprimer facilement des suites d'actions, le participe étant chargé de l'action antérieure, et l'indicatif de l'action suivante : donnez un ou deux exemples. On retrouve par ailleurs la même technique d'énumération des exemples que chez Aristote, avec un jeu de deux οἱ δέ, et sa variante ὁ δέ, ou bien des pronoms indéfinis, τινες / τις. Cependant, comme dans le premier tiers du texte, le style d'Arrien parvient à unifier des apports extérieurs, puisqu'il s'agit une fois encore d'une seule et même phrase, qui embrasse toute une série de situations particulières dans une même coulée, et à laquelle le chiasme des sujets τινες / οἱ δέ / οἱ δέ / ὁ δέ / τις donne une véritable cohérence.

3/ Enfin le dernier tiers du texte est cette fois exclusivement du cru d'Arrien, comme il prend la peine de le préciser avec une marque d'énonciation doublement renforcée : le verbe à la première personne εἶδον est renforcé par le pronom personnel, lui-même renforcé : non pas seulement ἐγώ, mais ἐγώ γε. Cette partie du texte est la fois narrative et descriptive, caractérisée par une abondance de noms et de participes présents à valeur adjectivale qui tranche totalement sur le reste du texte (donnez quelques exemples). Le temps est cette fois l'imparfait descriptif (ἔκρουε, ἐχόρευον, ἔβαινον, ὑφηγέετο). Et le lexique se répartit entre

- l'identification des acteurs de la scène : ὁ δέ / οἱ δέ, avec une alternance de singuliers et de pluriels désignant d'une part l'éléphant musicien et aussi les éléphants danseurs.
- un lexique anatomique désignant successivement les jambes (avec des duels comme σκελοῖν) et la trompe de l'éléphant (τῇ προβοσκίδι καλεομένη), pour permettre au lecteur de visualiser facilement les détails techniques du spectacle.
- et une série de verbes d'action, assez répétitifs (montrez-le), ce qui rend la fin du texte assez facile à traduire une fois qu'on a repéré son vocabulaire de base.

Une dernière fois, Arrien parvient à donner de la cohérence à cette description en enchaînant toutes ces actions dans une même phrase, ce qui laisse à penser que, s'il n'est pas un styliste aussi personnel que des écrivains comme Hérodote ou Thucydide, pour ne citer que des historiens que l'on reconnaît d'emblée, Arrien est en tout cas un écrivain qui maîtrise parfaitement la langue qu'il utilise, et qu'il est capable de fondre des matériaux d'origines très diverses en un assemblage dans lequel, même si on perçoit les différences d'origines, on ne voit pas trop les sutures. Sa langue est claire, logique, et suffisamment imagée pour qu'on puisse sans difficulté se représenter ce qu'il est en train d'évoquer.

Cependant, il faut mettre en évidence à présent ce qui le différencie en particulier d'un prédécesseur comme Hérodote, auquel il se réfère pourtant explicitement, cette fois non plus sur le plan strictement formel et stylistique, mais sur celui de l'approche du sujet qu'il a choisi. En effet, même si les deux écrivains s'intéressent à des animaux extraordinaires, ils ne les abordent pas du tout sous le même angle.

II/ L'ORIGINALITÉ D'ARRIEN PAR RAPPORT À HÉRODOTE

A/ Des ionismes empruntés à Hérodote

La langue utilisée par Arrien dans cette partie de l'*Anabase* est, nous l'avons dit dans l'introduction, une création littéraire destinée à rendre hommage à Hérodote, auquel elle emprunte certaines caractéristiques du dialecte ionien, totalement archaïque sous l'empire romain. On peut en particulier relever dans ce texte :

- l'utilisation du pronom personnel épique et ionien σφῶν et σφίσιν.
- l'allongement en -η des -α longs, par exemple dans ἀθυμίας, μετανοίης, προσηρτημένοι.
- les désinences de datif en -οισιν/-αισιν à la place de -οις/-αις, par exemple dans la série ternaire des instruments de musique : ῥοδαῖσι τε καὶ τυμπάνοισι καὶ κυμβάλοισιν.
- l'absence de contractions, par exemple dans σιτέεσθαι pour σιτεῖσθαι, καλεομένη pour καλουμένη, ou encore σκελέα pour σκελῆ.

B/ Mais une grande différence entre les deux « géographes-ethnologues »

Mais si Arrien pastiche Hérodote dans un texte consacré à un animal extraordinaire, crocodile ou éléphant, en écrivant « à la manière de », il n'en reste pas moins que les deux écrivains n'ont pas vraiment la même approche.

1/ Contrairement à Hérodote qui en pré-scientifique s'intéresse au physique du crocodile et à son mode de reproduction et de vie, Arrien ne décrit quasiment pas l'aspect extérieur de l'éléphant. Mise à part la mention de la trompe comme un organe bizarre auquel il faut donner un nom (τῇ προβοσκίδι καλεομένη) mais qu'il ne décrit pas, rien dans ce texte (ni ailleurs dans cette partie de l'œuvre) ne

mentionne la taille extraordinaire de l'éléphant, ses grandes oreilles, ses défenses d'ivoire, etc. On peut supposer qu'Arrien n'en éprouve pas le besoin : les Romains ont certainement vu dans leur vie plus d'éléphants (de cirque ou de processions) que de crocodiles. Ce n'est donc pas par son physique que l'éléphant paraît digne à Arrien de faire l'objet d'un développement.

2/ En revanche, c'est la sensibilité (on pourrait presque dire « la psychologie ») de l'éléphant qui l'intéresse, à la différence d'Hérodote qui n'a pas envisagé chez le crocodile autre chose qu'un certain sens du confort personnel (le choix du milieu où il va passer la nuit) et des attributs (griffes et crocs) liés à l'agressivité. En ce sens, Arrien se rapproche davantage d'Aristote, qui avait de son côté classé les animaux en fonction de caractéristiques morales et/ou comportementales. Arrien est frappé par ce que dit Mégasthène de la complicité qui peut exister entre l'homme et l'animal, et par la sensibilité que manifeste celui-ci. Contrairement au crocodile, qui représente une sorte de catégorie physique monstrueuse difficile à se représenter, l'éléphant est au fond extraordinaire par sa remarquable et inattendue proximité avec l'être humain : en témoignent toutes les phrases des deux premiers tiers du texte, qui associent toutes grammaticalement l'homme et l'animal, le cornac et l'éléphant apprivoisé. Montrez-le avec une paire de citations.

3/ Enfin une dernière différence concerne l'implication paradoxale des auteurs dans leur texte.

- Alors qu'Hérodote évoque un animal qu'il a probablement vu de ses yeux puisqu'il est certain qu'il s'est rendu en Egypte, il ne marque d'aucune manière dans son texte sa qualité de témoin, ce qui pourrait pourtant donner du crédit à sa description : dans le passage consacré au crocodile, il s'en tient à une stricte neutralité énonciative. Bref, alors qu'il pourrait jouer les ethnologues autorisés à faire état de leur expérience personnelle, il se situe sur le terrain de la zoologie et de la science, où on ne l'attendait pas.
- Au contraire, alors qu'il est certain qu'Arrien ne s'est jamais rendu en Inde et que son sujet, éloigné dans le temps, devrait le conduire à une distance plus conforme à nos critères contemporains de jugement de ce qu'est l'histoire (ou la géographie), il fait intervenir son témoignage personnel (εἶδον δὲ ἑγώ γε) de manière tendancieuse, puisqu'il tend à faire croire qu'il s'est rendu en Inde où il aurait assisté à un spectacle musical ; il est probable au contraire que c'est à Rome ou dans quelque autre pays de l'empire romain qu'il a pu y assister. Mais il considère (d'ailleurs à juste titre) que l'élargissement de l'observation à d'autres terrains que l'Inde est une preuve de l'universalité de ce qu'il avance : si les éléphants peuvent être apprivoisés en Inde au point de se prêter à des spectacles musicaux, il n'y a pas de raison qu'on ne puisse pas les observer ailleurs dans ce genre d'activité. L'approche d'Arrien est donc celle d'un ethnologue, capable de mettre en évidence des constantes par delà les siècles et les continents, en l'occurrence l'extraordinaire complicité qui peut unir deux créatures physiquement aussi dissemblables qu'un homme et un éléphant.

III/ L'ÉLÉPHANT, UN ANIMAL EFFECTIVEMENT EXTRAORDINAIRE

A/ Une caractérisation anthropomorphique ?

A première vue, ce texte présente des similitudes avec celui d'Aristote dans la mesure où Arrien semble donner à ces éléphants des caractéristiques humaines :

1. Des sentiments : on peut en relever un petit champ lexical (ἀθυμίας, ὀργήν, μετανοίης). Si la colère est objectivement un état commun à de nombreux ζῶα, le dégoût de vivre ou le remords semblent spécifiquement humains, dans la mesure où ils impliquent une distance par rapport à la situation présente, et même une notion du temps qui semble très étonnante de la part d'un animal. Par ailleurs, le fait qu'un éléphant se laisse mourir de regret ou de chagrin semble contrevenir à l'instinct de conservation que l'on observe chez toutes les espèces.
2. Une sensibilité artistique à la musique et à la danse. On peut relever un large champ lexical dans le premier et surtout le dernier tiers du texte (à vous !) Le fait que la grande majorité des sujets des verbes du dernier tiers texte soient précisément les éléphants leur donne une sorte d'autonomie par rapport aux humains, ce qui gomme l'hypothèse que toutes ces manifestations sont en fait le résultat d'un dressage, d'une contrainte. Par exemple, tout ce dernier développement sur le spectacle musical évacue toute présence humaine : il y a un éléphant musicien chef d'orchestre, ὁ κυμβαλίζων, et des danseurs qui suivent ses indications, οἱ ὀρχεόμενοι... καθ' ὅτι. Le dressage est tellement parfait qu'on a vraiment l'impression que ces éléphants font de la musique et dansent tout seuls, pour le plaisir. Cela produit le même effet lorsqu'un écuyer, au cirque, fait danser son cheval, en faisant par sa virtuosité oublier le fait qu'il s'agit d'un dressage en fait très sophistiqué, mais dont le travail préparatoire échappe au public.
3. Le sens de la solidarité. La complicité entre l'animal et l'homme est illustrée par la série des exemples à valeur argumentative dans la partie centrale du texte qui évoquent l'utilisation des éléphants dans les combats. Dans ces quatre lignes aussi, ce sont les éléphants qui sont sujets des verbes, et qui agissent avec ou contre leurs cornacs, qui sont chaque fois en position de COD.
4. Une sensibilité à la mort et au respect des défunts. Mais le plus extraordinaire est peut-être cette phrase qui suggère que les éléphants ont le sens du sacré, puisqu'ils conduisent d'eux-mêmes au tombeau les cornacs morts au combat. L'ordre des mots de la phrase est important parce qu'il reproduit à la fois une chronologie, avec une succession de trois étapes (ἀποθανόντας / ἄραντες / ἐξήνεγκαν), et surtout parce qu'il met en scène une action proprement extraordinaire : la phrase se clôt sur le lieu vers lequel se dirigent les éléphants : ἐς ταφήν, ce qui constitue une surprise pour le lecteur non averti, et peut lui faire penser que décidément Arrien en prend bien à son aise avec la réalité, et reproduit la tendance d'Aristote de donner à ses animaux des caractéristiques anthropomorphiques tout à fait excessives. Sauf que...

B/ Une validation des renseignements par la zoologie moderne

Si l'on effectue quelques recherches sur internet, il est facile de trouver des documents établis par des zoologues contemporains, fondés sur des années d'observation scientifique. On peut mentionner en particulier un article publié par un site belge fondé par Yvon Godefroid, et rendant compte des travaux d'une société scientifique américaine, la Comparative Cognition Society. Or ces documents corroborent ce qu'affirment Mégasthène et Arrien sur les extraordinaires capacités des éléphants, dotés d'un cortex et d'un hippocampe qui justifient le terme de θυμόσοφον, caractérisant à la fois l'intelligence et la sensibilité. On peut donc considérer que Mégasthène, par une observation directe, puis Arrien, par une vérification soigneuse de la véracité de ses sources intégrant notamment son expérience personnelle, ont accompli véritablement un travail que ne renieraient pas les scientifiques modernes, ce qui n'est pas un mince compliment.